

*Patrick Varetz*

**Petite vie**

**PATRICK  
VARETZ**

**P.O.L**

Petite vie

DU MÊME AUTEUR

*Chez le même éditeur*

JUSQU'AU BONHEUR, *roman*, 2010

BAS MONDE, *roman*, 2012

PREMIER MILLE, 2013



Patrick Varetz

# Petite vie

*Roman*

*P.O.L*

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6<sup>e</sup>

© P.O.L éditeur, 2015  
ISBN : 978-2-8180-3693-8  
[www.pol-editeur.com](http://www.pol-editeur.com)

*On dit que les gens qui se noient  
voient leur vie défiler devant eux, leur  
vie passée, moi je voyais devant moi ma  
vie, ma petite vie à venir...*

Leslie Kaplan,  
*Le Psychanalyste*





PREMIÈRE PARTIE

TÉNÈBRE



## UN

Je ne sais pas qui m'a jeté là, dans ce lit, réduit à d'aussi piètres proportions, environné d'une immensité qui me prolonge jusqu'au vertige. Je me glisse dans mon pyjama, puis je m'enfonce sous le drap, les couvertures et l'édredon. Dans le noir, je ferme les yeux. Je retiens mon souffle. Je me sens déporté – comme happé. Mon existence se résume à cette pincée de secondes que ma respiration suspend. J'ai cru – je crois – entendre un cri. Le son, rauque, d'une déchirure. Rien d'alarmant encore, ni de strident. Un soupir, ou un râle, venu de très loin et qui peine à s'extraire de l'indifférencié. En théorie – en théorie seulement –, je ne possède pas le bagage ni le langage nécessaires pour appréhender tout ce que cet incident – infime – laisse supposer d'inconnaissable. Et cependant, je prends

conscience – coincé là, presque enfoui, oublié et livré à moi-même –, je prends pour la première fois conscience du caractère inéluctable de la mort. L'univers, à mesure que mon corps se rétracte – sous l'effet du saisissement ou de la peur, je ne sais pas –, l'univers enregistre une expansion qui paraît sans limite. J'aimerais ne pas sentir au fond de ma gorge et ce cri et ce déchirement qui ne m'appartiennent pas, j'aimerais – pour tout avouer – devenir indétectable. J'ignore quel rôle, au juste, on s'attend à me voir jouer dans cette histoire où, pour l'heure, je fais figure de témoin muet et quasi paralysé. Demeurer là, tout noter, tout entreposer dans le secret de ma conscience : cela suffit-il à justifier mon existence auprès de ces deux-là, mon salaud de père et ma folle de mère ? C'est elle qui crie, j'en suis sûr – mais peut-on assimiler à un cri ce lent feulement qui l'égare ? –, et c'est lui à présent, dans un hurlement étouffé, qui l'enjoint de se reprendre. – *Ferme-la, putain!* Je reconnais bien là leur petit manège. On dirait que quelque chose de noir – et d'insensé – se décolle à l'intérieur d'elle. Au terme d'une poignée d'insultes, on le croirait, lui, déjà réduit à l'impuissance.

Je suis petit, au sens où mes orteils n'atteignent pas – n'atteindront jamais – l'extrémité du lit. Mon corps s'allonge, mon esprit se développe, mais les

dimensions ridicules et le faible progrès auxquels je parviens malgré les années m'invitent à me replier vers une forme précoce de renoncement. Indétectable, je tiens tout entier dans la violence de mon père qui, dès qu'elle se manifeste, me happe au point de m'absorber. Je ne sais pas ce que nous faisons là. Je renonce, pour cette nuit, à trouver le sommeil, tandis que l'univers – que j'imagine aveugle à toute agitation – poursuit son expansion. Nous vivons tous les trois dans une maison beaucoup trop vaste pour nous, cherchant en permanence nos gestes et peinant à former nos habitudes. Seul un surcroît d'égarément – un entêtement forcené à mal faire, à prendre d'emblée les mauvais plis – parvient à nous rassembler suffisamment.

Dans un souffle, ma mère, Violette, émet une espèce de cri rauque : elle va chercher, au fond de ses poumons, un son mat, obscur, qui résonne comme une promesse de mort (une promesse ancienne, enfouie et peut-être oubliée, mais qui a toujours cours et qu'il conviendra un jour d'honorer). Malgré la paresse de ses lèvres, sa bouche qui s'engourdit, elle forme une voyelle qu'elle-même peine à reconnaître – *Ah! Oh!* Je ne sais pas exactement. Le *a* s'arrondit, jusqu'à se transformer en plainte. Le *o* s'ouvre sur un soupir de soulagement qui laisse augurer une fin prochaine. Ce qui intrigue,

ce n'est pas tant la puissance avec laquelle le rôle – une fois expulsé – traverse les cloisons et les placards entre nos deux chambres, que le silence forcé qui s'installe aussitôt. Que faut-il penser? Faut-il seulement penser? Pourquoi cette hargne de mon père, cette volonté absurde d'étouffer l'incident? – *Ta gueule!* Et, comme si cela ne suffisait pas, son empressement – à contretemps – à redoubler de persuasion. – *Ferme-la, putain!* Il se colle à elle, je le vois, je le sens, puant de sa puanteur habituelle, et, alors qu'il prétend murmurer, la colère se noue dans sa gorge. Ce qu'il éructe soudain, à deux reprises, possède la ferveur du ressentiment : une rancune, mécanique, dont il ne parvient pas – même à moitié endormi – à se départir. La saloperie, il prend plaisir à la rabaisser, et lui avec elle. Il entend donner un tour détestable à cette intimité de couple à laquelle ils se voient en permanence contraints.

Il est là, je l'imagine, soudé à son ventre, la couvrant de ses ahans asphyxiés. Alors qu'elle crie, sans retenue, je ne sais pas – je ne veux pas savoir – si elle a mal d'une douleur dont il serait la cause ou si c'est autre chose. J'ignore si je dois, en catastrophe, me précipiter jusqu'à leur chambre et m'enquérir du danger qu'à l'évidence elle encourt, au risque d'accentuer le désordre qui les occupe.

Moi aussi, je m'accroche à elle, à ses cris – *oh, ah!* –, à ce sentiment creux de détresse auquel leur petit jeu, bien rodé, me renvoie. Je voudrais bouger, mais un scrupule malvenu m'en empêche. On me maintient de force sous le poids du drap, des couvertures et de l'édredon, et l'on m'arrache le cœur, pour qu'un vide en expansion – identique en tout point à celui de l'univers qui nous absorbe – m'envahisse la poitrine. Pourquoi bouger? Mes mains se glissent sous mes fesses et mon abdomen – trop sensible – se replie sur une présence inquiète. Je sais pertinemment ce qui se passe entre ces deux-là, de l'autre côté. Violette, ma folle de mère, n'aura pas renoncé tout à fait à se venger de mon pauvre salaud de père. Dans quelques secondes, au terme d'un emballement paroxystique, elle le priera de bien vouloir – et sans tarder – se retirer. Elle se moque bien que je les entende, je crois plutôt que cela participe de son entreprise de rabaissement : il est bon que je constate, et dans quelle mesure, Daniel – son petit mari – lui demeure inféodé par la chair. C'est lui, bientôt, qui gémira d'une voix maigre, suppliant que cela vienne et, simultanément, que cela patiente et s'éternise. Drôle d'existence, vraiment, où il nous faut désirer une chose et son contraire, sans jamais connaître ni entrevoir la plénitude. Étrange petite vie, en vérité. Alors, comme ça, il nous faudrait adoucir les angles,

transiger avec certains principes que l'on pensait intangibles : et tout cela sans la moindre garantie, sans rien maîtriser des nouvelles règles qui – dans l'urgence – s'instaurent sous prétexte d'instinct ou d'appétit ? La poitrine évidée, la conscience affolée, j'ignore ce qui les pousse, ainsi, l'un contre l'autre. Elle crie, mais c'est pour mieux s'étrangler et se taire quand, bientôt, elle le repoussera des deux mains. Il peut bien l'insulter, l'inviter de manière réitérée à fermer sa putain de gueule, il peut bien la rudoyer, lui pincer le gras de la cuisse ou du bras : nous savons – et lui, et moi – que le pouvoir se situe rarement, pour ne pas dire jamais, du côté de ceux qui se conforment à leur désir.

L'amour. Quelle est donc cette chose qui – on ne sait comment – s'insinue en vous, pour vous orienter et vous tromper ? Ainsi, il suffirait de s'agripper à l'autre, de le malmener, de lui respirer au visage, pour qu'aussitôt l'envie vous prenne de le soumettre. L'envie ou le désir : quel que soit le haut-le-cœur qui vous submerge, le besoin d'en être délivré vous anéantit. Vous regardez vos mains sans les comprendre, vous surprenez votre souffle dans la bouche de l'autre. Pourquoi faut-il qu'autant de peau, soudain, recouvre vos deux corps ? Vous cherchez à temporiser. La colère vous étouffe, pourtant – c'est idiot ! – vous renoncez à frapper.



Mon père, ce salaud, je l'imagine bien là, s'avancant au-dessus d'elle, au-dessus de ma mère, la bouche mal ouverte, l'oxygène par intermittence se refusant à lui. C'est l'une des rares fois, peut-être, qu'il se consacre entièrement à ce qu'il fait et tout l'irrite, à commencer par ces cris qui l'exhortent à se maîtriser ou à en terminer au plus vite – à force, il ne sait plus. Le bas de son corps s'agite, son cœur chahute. Il ne veut pas penser. Faut-il seulement penser ? Il ne voit pas vers quoi il court avec le plus d'acharnement : la promesse d'une lumière – d'un éblouissement – ou l'abîme confortable, maintes fois emprunté, de la désillusion. Il s'accroche à ce qu'il peut, tord la peau et éprouve la densité de la chair sous ses doigts. Malgré ses mains trop petites, il voudrait se convaincre, mais pas trop vite, de posséder cette femme – cette peau – qui se moque ouvertement de ses émotions.

Mon père, ce salaud. Voici donc un homme sans lèvres et sans vocabulaire, qui se révèle transformé par la colère – une rage sans objet, dont il n'est pas acquis qu'elle lui appartienne en plein. Soumis au diktat de sa mère, l'infirmière, autant qu'à l'autorité de l'opaque – pour ne pas dire l'inquiétant – docteur Caudron, il paraît bien incapable de conserver son calme. Bien sûr, il finit toujours par céder et rallier son rang, non mécontent toutefois d'avoir pu

sauvegarder – dans le plus grand désordre – une apparence de liberté. Mais pourquoi s’agiter ainsi? Nous faut-il seulement, en l’espèce, nous agiter? Son existence, autant que la nôtre, paraît tracée, maintenant que ma grand-mère – sa mère – a fait construire cette maison où nous abriter; maintenant que le docteur Caudron – qui veille sur lui autant que sur moi – lui a trouvé cet emploi sans avenir, adapté à ses modestes capacités. Il peut bien s’exciter, faire le beau, jamais – désormais – il ne parviendra à se départir de cette puanteur d’œuf pourri – de sulfure d’hydrogène – qui lui imprègne la peau. Sa pestilence, qui finit par nous sembler naturelle, il la doit uniquement à cette place de laborantin qu’il occupe – par passe-droit – dans une usine de pétrochimie. Cette odeur, ahurissante, le précède en permanence, avant de s’incruster – en profondeur – partout où il passe. À sa place, j’évitais de bouger ou de transpirer. Je renoncerais à l’essentiel, à commencer par cette obsession infondée de tout vouloir régir dans l’instant. Mais non, il faut encore qu’il remue, qu’il éprouve la force et l’influence de son petit pouvoir.

Dans le noir, c’est autre chose qui prend le dessus : l’idée que le plaisir sans cesse se dérobe, un sentiment d’inaccomplissement qui s’apparente naturellement à l’idée de la mort. Non, ce qui nous

gouverne n'entretient aucun lien avec l'amour : cette saloperie que l'on voudrait – à toute force – nous faire entrer dans le crâne. Non, il n'existe aucune voie déjà tracée qui permettrait d'accéder plus facilement au bonheur. Mon père s'agite sur ma mère, et elle, cette folle – bien inspirée, on se demande par quoi –, l'encourage à outrepasser le point de non-retour, au-delà duquel ils cesseront, elle et lui – en principe –, de se maîtriser. Ce salaud, posé sur elle, n'est plus qu'une petite chose qu'elle s'apprête à absorber tout entière dans son ventre. À chaque cri, elle change de dimension et de forme : sous lui, à chaque coup de reins, elle s'écarte et se creuse un peu plus. Il s'avance en surplomb, cherche ses cheveux, son visage, deux yeux où se planter. Il a honte, mais trop tard, de cette odeur infernale qu'il leur inflige à tous les deux. Sa colère s'amenuise, son souffle se perd, ses doigts – trop courts – se referment sans rien saisir. Une menace pèse de les faire disparaître.

Je me refuse, pour l'heure, à remplir convenablement mes vêtements, mon lit et ma chambre. Je ne suis pas taillé – pas plus que mon père – pour cette petite vie qui, par avance, me terrorise. On m'a jeté là pour que j'apprenne à surmonter une adversité têtue, et sans doute m'observe-t-on de très près, occupé à me débattre par la pensée avec

des peurs qui me dépassent. Paralysé par les cris de ma mère, les insultes de mon père, tétanisé par leur silence, je n'ose plus rouvrir les yeux.

– *Ta gueule, putain!* Mon salaud de père ne sent plus ses mains : il n'est plus maître des gestes que la contrariété lui arrache. Il a perdu toute sensibilité dans la pulpe des doigts, tout contact avec l'extérieur, au point de devenir le spectateur affolé de ses actes : il lui caresse la peau, à cette peau, il lui pétrit les membres et les lui tord jusqu'à éprouver la robustesse de ses articulations. Tout manque à ce corps : et le sang, et la chaleur et le répondant. Il voit bien que Violette, ma mère, n'est plus en possession d'elle-même depuis l'hémorragie qui – après ma naissance – a manqué de la tuer. Et, malgré qu'elle gueule, il a le sentiment de baiser une morte. Il ne sait pas – il ne veut pas savoir – ce qui le retient d'écraser cette bouche à coups de poing. Il aimerait tant qu'il sorte de là-dedans – de cette grimace infernale – d'autres sons : des murmures, même incohérents, des paroles rassurantes ou simplement apaisantes. Au lieu de quoi, ce sont des encouragements répétés et contraires à se retenir, puis à abrégé sans délai. – *Ta gueule, putain!* À l'entendre, il a le sentiment qu'il la besogne depuis des heures – comment savoir? –, avec une obstination et une précipitation, un aveuglement, qui